



La vie culturelle à Québec (1791-2008)
Essai d'interprétation
Cultural life in Québec City (1791-2008)
An essay in historical interpretation

Fernand Harvey

Number 62, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038127ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038127ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, F. (2008). La vie culturelle à Québec (1791-2008) : essai d'interprétation. *Les Cahiers des dix*, (62), 251-281.
<https://doi.org/10.7202/038127ar>

Article abstract

The analysis of a city's cultural life is the equivalent of showing the parameters of its identity. Over the years, the arts and letters have experienced periods of creativity and stagnation depending on the level of action of cultural actors. To this must be added the political and economic context that more or less shapes the quality and scope of cultural life. Here, the case of Québec City is examined over a period of two centuries from 1791 when the city became the capital of Lower Canada to 2008, the year that marked the 400th anniversary of its foundation. Four shorter periods have been identified: the colonial city of the English regime during which foreign and local influences shaped Québec City's new cultural personality (1791-1866), the cultural capital of French Canada and the development of regionalism (1867-1945), a city in search of its vocation between tradition and modernity (1946-1969) and finally Québec City as the a second cultural magnet of the province of Québec (1970-2008).

La vie culturelle à Québec (1791-2008) Essai d'interprétation

PAR : FERNAND HARVEY

Les fêtes du 400^e anniversaire de Québec ont favorisé la publication de plusieurs ouvrages qui ont renouvelé l'historiographie de la ville fondée par Champlain en 1608¹. L'occasion se prêtait bien aux bilans dans différents domaines. Qu'en est-il de la vie culturelle à Québec, particulièrement au cours des deux derniers siècles ? Comment en caractériser les lignes de force, les influences marquantes et les principaux accomplissements ?

La vie culturelle peut être considérée comme la toile de fond d'une société, car elle en exprime la vision du monde, considérée à la fois dans son héritage et son potentiel créateur. Pour le dire autrement, la vie culturelle d'une ville reflète son identité. Il s'avère néanmoins difficile d'en cerner l'évolution puisqu'une

1. Parmi ces ouvrages : CHRISTIAN BLAIS, GILLES GALLICHAN, FRÉDÉRIC LEMIEUX et JOCELYN SAINT-PIERRE, *Québec. Quatre siècles d'une capitale*, Québec, Les Publications du Québec, 2008, 692 p ill. ; MARC VALLIÈRES, YVON DESLOGES, FERNAND HARVEY, ANDRÉE HÉROUX, RÉGINALD AUGER, SOPHIE-LAURENCE LAMONTAGNE et ANDRÉ CHARBONNEAU, *Histoire de Québec et de sa région*, Québec, INRS/Presses de l'Université Laval, 2008, 3 vol., 2 525 p. ill. (coll. Les régions du Québec 18).

bonne partie de cette activité relève de l'événement, souvent éphémère, ou à tout le moins limité dans le temps, comme cela est le cas pour certaines activités artistiques. En contrepartie, des institutions culturelles plus stables comme une école de beaux-arts ou une bibliothèque publique sont susceptibles d'assurer une certaine pérennité à la culture dans la ville. Encore qu'il faille se garder de transposer au passé le contexte contemporain où les arts et les lettres sont depuis quelques décennies l'objet de politiques culturelles d'ensemble de la part de l'État. De telles politiques ont permis d'assurer une plus grande continuité et une véritable institutionnalisation de ce secteur. Avant l'intervention significative des pouvoirs publics pour soutenir financièrement la culture, celle-ci relevait pour l'essentiel d'initiatives individuelles ou collectives rattachées à des associations volontaires. Mais aujourd'hui comme hier, le rôle des acteurs sociaux demeure central pour évaluer la nature et la qualité de la vie culturelle d'une ville. C'est dans cette perspective qu'il nous faut considérer l'évolution de la vie culturelle à Québec au cours des XIX^e et XX^e siècles².

On ne saurait caractériser l'activité culturelle d'une ville sur deux siècles sans proposer certaines coupures chronologiques qui rendent mieux compte de la cohérence globale d'une époque sur le plan démographique, économique, politique et institutionnel. C'est à partir de telles assises que peut se développer une vie culturelle. Dans le cas de Québec, quatre grandes périodes sont particulièrement significatives pour analyser l'activité culturelle. La période 1791-1866 correspond à l'émergence d'une vie culturelle urbaine à Québec ; la période 1867-1945 marque la redéfinition du rôle de Québec comme capitale culturelle du Canada français ; la période 1946-1969 amorce une dialectique entre la tradition et la modernité et la période 1970-2008 annonce un renouveau culturel significatif pour la ville de Québec. Au fil des décennies, on sera mieux en mesure de cerner l'évolution des différents secteurs littéraires et artistiques à la lumière des influences culturelles extérieures et de la dynamique locale.

2. Cet essai d'interprétation s'appuie sur les recherches que j'ai entreprises dans le cadre de l'*Histoire de Québec et de sa région* (2008). Les références bibliographiques ont été réduites au minimum. On se référera aux chapitres 11 (période 1791-1867), 16 (période 1867-1939) et 21 (période 1940-2008) de cet ouvrage cité dans la note précédente pour plus de détail.

Québec, capitale coloniale et l'émergence d'une culture urbaine, 1791- 1866

Entre 1791 et 1867, Québec développe sa fonction de capitale politique. La création par le gouvernement britannique d'une Chambre d'assemblée pour le Bas-Canada en 1791 confère à la ville un rôle social accru compte tenu de l'émergence d'une bourgeoisie professionnelle canadienne-française rattachée, pour une bonne part, aux institutions parlementaires. De son côté, la bourgeoisie d'affaire anglo-écossaise accroît son importance avec le développement du commerce du bois au tournant du XIX^e siècle. Si l'on ajoute à ces deux groupes sociaux les administrateurs coloniaux anglais, souvent issus de la noblesse, les officiers de l'armée britannique et leurs troupes en garnison, les gens de métier et les journaliers issus des classes populaires canadiennes-françaises, puis irlandaises, la ville possède les bases économiques, démographiques et sociales pour assurer une vie culturelle relativement diversifiée et originale qui aurait été impossible au cours du siècle précédent. Il suffit de se rappeler qu'entre 1795 et 1861, la population de Québec passe de 7,700 à 63,000 habitants³. Paradoxalement, c'est sous le régime de l'Union des deux Canadas que Québec connaît une sorte d'âge d'or culturel. Le commerce du bois équarri y prospère et la ville devient la capitale du Canada-Uni à deux reprises, soit de 1851 à 1855 et de 1859 à 1865⁴. Ces facteurs économiques et politiques favorables contribuent à un développement significatif de la culture à Québec au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

Si le contexte général favorise l'éclosion d'une vie culturelle, il faut, par ailleurs, s'attarder sur les influences locales et extérieures qui permettent d'en façonner les contours. On y trouve des apports anglo-écossais, allemands, irlandais et français, sans oublier la confirmation de traits canadiens hérités de la tradition artistique locale. Un examen des différents modes d'expression culturelle permet de départager ces influences.

À la fin du régime français, la vie culturelle à Québec demeurait assez limitée, compte tenu de la taille modeste de la ville, soit moins de 8 000 habitants. On y organisait souvent des bals à l'intention des administrateurs coloniaux, mais la population dans son ensemble avait peu d'accès aux activités culturelles en général. Rappelons qu'il n'y avait pas d'imprimerie locale et qu'on avait pas le

3. MARC VALLIÈRES *et al.*, *Histoire de Québec et de sa région*, *op. cit.*, t. 2, p. 854.

4. Sur les rivalités et les controverses entourant le choix d'une capitale sous l'Union, voir : GILLES GALLICHAN, « La Ville de Québec et le défi de la capitale (11841-1865) », *Les Cahiers des Dix*, n° 61 (2007) p. 1-41.

droit de former d'associations sans la permission des autorités. En outre, le théâtre y a mauvaise réputation à cause de l'opposition du clergé. Par contre, ce même clergé favorise l'expression d'un art religieux original pour la décoration des églises, principalement dans le domaine de la sculpture sur bois, la dorure et l'orfèvrerie, alors que pour la peinture, on se limite plutôt à la copie d'œuvres importées.

Le principal héritage culturel du régime français demeure sans contredit associé à la sculpture et à l'architecture, tant religieuse que domestique. Les nécessités liées au climat, à l'usage des matériaux et à la disponibilité de la main-d'œuvre qualifiée favorisent l'émergence d'une architecture canadienne originale qui constitue une adaptation des modèles français aux impératifs climatiques de la colonie⁵.

Quel a été, dans son ensemble, l'impact de la conquête anglaise sur l'expression culturelle et l'activité culturelle à Québec ? Cet impact a été important dans le domaine de l'architecture, de la musique et de la peinture, mais mitigé, voire faible, dans les secteurs culturels qui impliquent l'usage de la langue, comme le théâtre, le livre et la création littéraire⁶.

L'architecture : tradition et nouvelles influences

Québec mettra longtemps à se relever des dommages causés par les bombardements lors du siège de la ville par les Britanniques en 1759. Des gravures de Richard Short l'illustrent clairement. La nouvelle métropole anglaise se contente de réparer les immeubles publics du régime français. On laisse ainsi libre cours au maintien d'une tradition architecturale domestique d'inspiration française. Il faudra attendre les années 1790 avant de voir apparaître un style architectural qui porte la marque du nouveau colonisateur. Le style palladien s'impose alors dans la construction des bâtiments administratifs et des riches villas destinées aux marchands de bois anglo-écossais. À partir des années 1820, le style néoclassique prend la relève et sert de modèle pour la construction ou la rénovation des villas localisée dans les grands domaines de la banlieue de Québec.

De leur côté, les autorités religieuses catholiques du diocèse favorisent le maintien d'une architecture canadienne d'inspiration française pour la construc-

5. LUC NOPPEN, CLAUDE PAULETTE et MICHEL TREMBLAY, *Québec, trois siècles d'architecture*, Montréal, Libre Expression, 1979, p. 29-40.

6. Sur la participation de la garnison britannique à la vie culturelle et sociale de Québec au XIX^e siècle, voir : SERGE BERNIER *et al.*, *Québec ville militaire 1608-2008*, Montréal, Art Global, 2008, p. 204-207.

tion de nouvelles églises ou l'agrandissement d'églises existantes, rendus nécessaires par l'augmentation rapide de la population régionale. Des architectes canadiens de l'époque, comme Thomas Baillairgé, cherchent néanmoins à intégrer à cette architecture vernaculaire des éléments néoclassiques d'origine britannique en vogue au cours des années 1830.

Ainsi, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, des immeubles de style palladien ou néoclassiques côtoient l'architecture canadienne traditionnelle dans un étonnant mélange qui n'a pas échappé aux visiteurs de passage à Québec⁷.

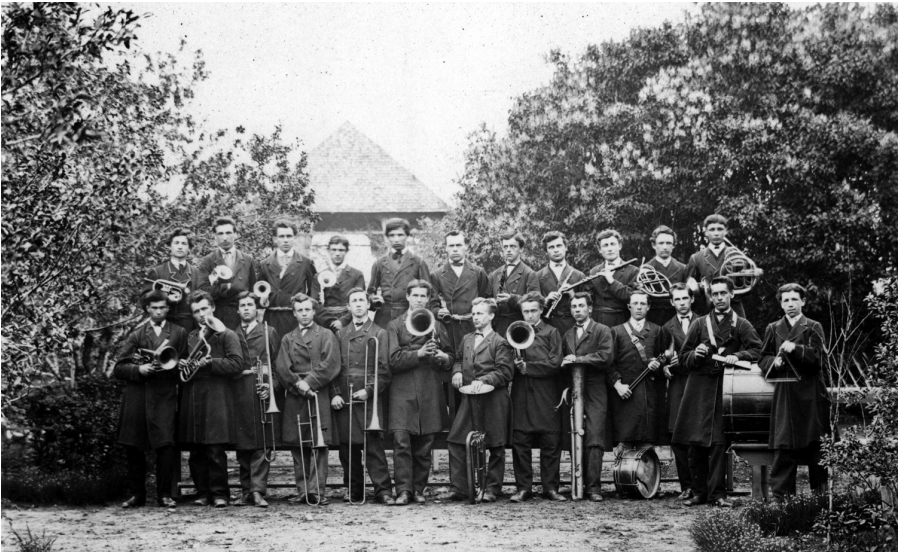


La place d'Armes dans la haute-ville de Québec où se côtoient le style palladien de la cathédrale Holy Trinity et de l'hôtel Union (à gauche) et le style vernaculaire canadien des maisons et de la cathédrale catholique (au centre). Lithographie de W. Walton d'après un dessin de R.A. Sproule, 1832.

7. Concernant le mariage des influences, voir : JEAN PROVENCHER, *L'histoire du Vieux-Québec à travers son patrimoine*, Québec, Les Publications du Québec, 2007, p. 131-133.

La musique : influences germano-britanniques et naissance d'une tradition locale

L'arrivée à Québec en août 1791 du prince Edward, commandant du 7^e régiment de Sa Majesté britannique, donne une impulsion nouvelle à la vie musicale dans la ville, puisque ce régiment inclut dans ses rangs plusieurs musiciens de talent. Grand amateur de musique et de théâtre, le prince se lie d'amitié avec Frédéric-Henri Glackemeyer (1751-1836) et Francis Vogeler (1746-1821), deux chefs de musique d'origine allemande qui dirigeaient des fanfares militaires à Québec. Glackemeyer était venu à Québec en 1776 avec un régiment de mercenaires allemands du Brunswick placé sous le commandement du baron Von Riedesel. En 1819, il fonde la Société harmonique de Québec / Quebec Harmonic Society, en plus d'enseigner le piano. Son compatriote Jean-Chrysostome Brauneis (1785-1832), arrivé à Québec en 1814 comme membre d'une musique régimentaire britannique, est pour sa part à l'origine de la première fanfare canadienne. Avec l'aide du colonel Joseph-François Perreault, il crée un corps de musique pour le Régiment d'artillerie de la milice canadienne, en 1831. Charles Sauvageau reprend l'idée en 1833 et dirige des formations sous diverses appellations : Quadrille Band, Militia Band, Mititia Band. Puis, à partir de 1842, de nouvelles appellations plus françaises apparaissent : Musique canadienne, Bande de la Cité, Fanfare de la Société Saint-Jean-Baptiste.



Le corps de musique du Petit Séminaire de Québec en 1866-1867. Musée de la civilisation, collection du Séminaire de Québec, no PH2000-1758A.

En 1833, Adam Schott, un autre chef de musique militaire d'origine allemande, fonde et dirige la Société Sainte-Cécile, la première fanfare formée par les élèves du Petit Séminaire de Québec. Il aura comme successeur son compatriote James Ziegler. La musique militaire allemande et britannique est donc à l'origine de la tradition des fanfares à Québec.

Outre la musique militaire, la musique religieuse est également très présente dans la ville, compte tenu des nombreuses églises catholiques, sans oublier la cathédrale anglicane Holy Trinity et les églises protestantes. Ainsi, parmi les organistes allemands et français qui se succèdent à l'orgue de la cathédrale de Québec, il faut citer Frédéric Théodore Molt (1795-1856) qui enseigne également le piano et divers autres instruments. Il réussit même à obtenir de Beethoven qu'il compose un canon pour le bénéfice de la population de Québec.

La présence de l'armée britannique à Québec se maintient jusqu'en 1871, alors que les troupes quittent la Citadelle. La musique militaire a donc exercé une influence durable sur la tradition musicale de la ville. Cette tradition a été poursuivie par la milice canadienne, puis, à partir des années 1920, par la musique du Royal 22^e régiment, le premier régiment formé essentiellement de Canadiens français.

Quant à l'enseignement musical, il n'est encore encadré par aucun conservatoire ou école publique spécialisée. Cette tâche est assumée par l'école des Ursulines, le Petit Séminaire de Québec ou par des musiciens qui offrent des cours privés à leurs élèves. La plupart des musiciens étrangers qui s'installent à Québec durant cette période donnent des cours de piano, de violon, de flûte et d'orgue. Ce sera le cas des Allemands Frederich Glackemeyer, Francis Vogeler, Frédéric-Théodore Molt, Jean-Chrysostome Brauneis (père et fils), Adam Schott, James Ziegler, Louis Pfeiffer et des Français Jean-Denis Daulé, Antoine Dessane et Charles Sabatier. On ne saurait donc sous estimer l'influence de ces professeurs allemands et français dans le développement du goût musical à Québec.

La tradition musicale repose sur deux volets principaux : la musique militaire et la musique sacrée dont on peut retracer les origines sous le régime français. Le domaine connexe de l'art vocal s'appuie de son côté sur deux traditions locales : le plein chant religieux et la chanson folklorique. Ernest Gagnon, bien connu comme organiste, fera œuvre de pionnier dans la conservation et la revalorisation de la chanson traditionnelle d'origine française en publiant *Chansons populaires du Canada*, en 1865.

D'une façon générale, c'est sous le régime de l'Union que la vie musicale à Québec connaît un essor sans précédent. Concerts et spectacles se multiplient et

on peut y déceler l'amorce d'une institutionnalisation de l'activité musicale, même si ces assises ne seront consolidées qu'à la fin du XIX^e siècle⁸.

La peinture

Dans le domaine de la peinture, Québec possède également une longue tradition qui remonte au régime français. Essentiellement religieuse, elle se poursuit après la Conquête anglaise, bien que d'autres courants viennent s'y ajouter pour faire de Québec l'endroit le plus dynamique au Canada dans le domaine des arts visuels au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

Parmi ces influences extérieures, celle des peintres topographes anglais a été importante en introduisant l'art du paysage, jusque-là absent. Ces peintres sont des officiers britanniques formés dans le but de dessiner des plans stratégiques à l'étranger en prévision d'éventuelles campagnes militaires. Bénéficiant de nombreux temps libres, ils en profitent pour dessiner ou peindre des vues d'agrément des pays conquis. On leur doit ainsi plusieurs panoramas de Québec et de ses environs⁹. Aux premières œuvres plus académiques en succèdent d'autres où interviennent le goût du pittoresque et l'esprit romantique.

Par ailleurs, c'est à Québec que la peinture canadienne amorce ses véritables débuts. Parmi les pionniers, Joseph Légaré (1795-1855), peintre autodidacte, bénéficie de l'influence des peintres topographes anglais, tout en s'inspirant aussi d'un fonds de tableaux achetés en France par l'abbé Philippe Jean-Louis Desjardins en 1817 et en 1820. Par la suite, Antoine Plamondon (1804-1895), Théophile Hamel (1817-1870) et la plupart des peintres de Québec qui ont marqué l'art canadien au cours du XIX^e siècle, dont iront parfaire leur formation à Paris et en Europe¹⁰.

Comme dans le cas de la musique, la position de Québec comme capitale politique du Bas-Canada, puis du Canada-Uni, favorise le développement d'un marché de l'art dont les principaux acheteurs demeurent le clergé, les fabriques paroissiales, ainsi que les différentes couches de la bourgeoisie locale, tant anglo-

8. CLAUDE GALARNEAU, « Le spectacle à Québec (1760-1860) », *Les Cahiers des Dix*, n° 49 (1994), p. 101-104.

9. Il faut mentionner les noms de Richard Short, Hervey Smyth, Thomas Davies, G.B. Fischer, George Towhend, William Peachey, James Hunter, John Weber, James Pattison Cockburn, Robert C. Todd.

10. FERNAND HARVEY, « Les relations culturelles entre la France et le Canada, 1760-1960 », dans SERGE JOYAL et PAUL-ANDRÉ LINTEAU, dir., *France-Canada-Québec 400 ans de relations d'exception*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 109.

phone que francophone. Les principaux genres prisés à l'époque concernent les scènes religieuses, la peinture de paysage, le portrait et dans une moindre mesure les natures mortes.

Le théâtre

Si la musique et la peinture ont pu bénéficier d'apports étrangers significatifs, le cas du théâtre demeure plus complexe du fait qu'il implique le choix d'une langue d'expression. À toute fin pratique interdit sous le régime français, il réapparaît à la fin du XVIII^e siècle sous la forme du théâtre de garnison qui puise au répertoire anglais ou américain. Souvent bilingue à ses débuts, ce théâtre amateur finit par se limiter à l'anglais, à partir du moment où les premiers groupes d'amateurs canadiens apparaissent au tournant du XIX^e siècle. Ces premières manifestations théâtrales en français annoncent le théâtre de société créé spontanément par les élites locales et qui fleurira tout au long du siècle. Par contre, le théâtre pénètre difficilement au Séminaire de Québec avant 1868 et est interdit au couvent des Ursulines. Quant au théâtre de tournée en provenance de l'étranger, il demeure épisodique, tant du côté anglophone que francophone. La situation s'améliore à partir de 1859, alors que Québec reçoit sur une base plus régulière la visite de troupes françaises en provenance des États-Unis. Leur répertoire est constitué de comédies de boulevard, de vaudevilles, d'opéras-comiques et de mélodrames. Il faut dire que le théâtre dramatique n'a pas la cote auprès du public de l'époque. Au-delà de ces tournées étrangères, le théâtre ne parvient pas à s'implanter localement et encore moins à s'institutionnaliser au cours de cette période.

L'émergence d'une littérature nationale

Jusqu'aux années 1870, Québec compte une forte minorité anglophone qui a laissé sa marque dans la vie culturelle. Il suffit de se rappeler que la ville compte quatre journaux de langue anglaise en 1857 soit la *Quebec Gazette*, le *Quebec Mercury*, le *Morning Chronicle* et le *Quebec Vindicator*. Les lecteurs francophones ne sont pas en reste ; ils peuvent compter sur *Le Canadien*, *Le Journal de Québec* et *Le Courrier du Canada* au même moment. Ces journaux de langue française servent de premier moyen de diffusion d'une littérature canadienne-française naissante.

Québec est également le berceau de l'historiographie québécoise, puisque c'est pour répondre aux remarques de lord Durham sur l'absence d'une telle historiographie que François-Xavier Garneau entreprend de rédiger son *Histoire du Canada*. Dans la même veine, Québec voit naître autour de l'abbé Raymond-Henri Casgrain un premier mouvement littéraire qualifié d'École patriotique de

Québec et qui dominera le milieu des lettres canadiennes-françaises jusqu'à la fin de ce siècle, avant de céder sa place à l'École littéraire de Montréal.

Les institutions culturelles

À Québec, les institutions culturelles stables sont peu nombreuses avant 1867. La Literary and Historical Society of Quebec, fondée en 1824, demeure la plus ancienne société savante au Canada. Son instigateur, le gouverneur Dalhousie, espérait que les Canadiens français y adhèreraient et se familiariseraient ainsi avec la culture anglaise. Ses espoirs d'une anglicisation en douceur ne se sont toutefois pas réalisés et les élites canadiennes-françaises, longtemps absentes des associations volontaires, se sont progressivement ralliées à cette forme culturelle d'origine étrangère en fondant leurs propres associations. S'inspirant de la St Andrew's Society of Quebec (1835), de la St George's Society of Quebec (1835) et de la St Patrick Society of Quebec (1836), les Canadiens français fondent leur société patriotique, la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1842¹¹. De son côté, l'Institut canadien de Québec voit le jour en 1848 ; il offre des conférences et dispose d'une collection de livres qui supplée à l'absence d'une bibliothèque municipale. Son orientation modérée lui vaut de survivre à la condamnation par M^{gr} Ignace Bourget de l'Institut canadien de Montréal qui lui avait servi de modèle. Il n'en demeure pas moins que l'idée même de bibliothèque publique suscite l'opposition du clergé qui veut maintenir son contrôle sur les choix de lecture en mettant sur pied des bibliothèques paroissiales sans envergure. Restent les bibliothèques savantes qui sont mieux dotées comme celle de la Chambre d'assemblée, celle du Séminaire de Québec et celle de l'Université Laval.

Quant aux autres infrastructures culturelles, elles font encore cruellement défaut. Le peintre Joseph Légaré avait tenu à bout de bras une première galerie de peinture qu'il souhaitait transformer en musée d'art, mais sans succès. Les salles de spectacles sont souvent temporaires et mal équipées et ce jusqu'à l'ouverture, en 1853, de l'Académie de musique. Cette salle permanente est construite sur la rue Saint-Louis selon les plans de l'architecte Charles Baillaigé. Qualifié à l'époque d'une des plus belles salles en Amérique, elle demeure le seul lieu convenable pour les activités théâtrales à Québec jusqu'en 1900, alors qu'elle est détruite par un incendie¹².

11. Pour une étude plus approfondie des associations volontaires à Québec : CLAUDE GALARNEAU, « Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859 », *Les Cahiers des Dix*, n° 58 (2004), p. 171-212.

12. La construction du théâtre Capitol, en 1903, vient combler l'absence d'une salle de spectacle de qualité après l'incendie de l'Académie de Musique de Québec.

Québec, lieu de construction d'une référence culturelle nationale pour le Canada français, 1867-1945

En 1867, Québec perd sa fonction de capitale de l'ancien Canada-Uni. Cette décision politique a pour conséquence de susciter un exode de fonctionnaires vers Ottawa, la nouvelle capitale. Prix de consolation attribué par sir George-Étienne Cartier : Québec est désignée comme capitale de la nouvelle Province de Québec, malgré l'opposition de Montréal¹³. Cet État provincial est alors bien modeste et il faudra attendre les années 1920 pour qu'il prenne de la vigueur, dans la foulée de la prospérité qui précède la grande crise de 1929 et qui permet au gouvernement de disposer de nouvelles ressources fiscales.

Les changements structureaux et leur impact sur la culture

Au cours des années 1870, d'autres changements structureaux d'importance, qui vont complètement bouleverser le profil socioéconomique de la ville, s'annoncent. Le départ de la garnison britannique, l'année suivante, confirme la fin du régime anglais déjà remplacé par le nouveau régime confédératif. Au plan matériel, ce départ équivaut à une perte de revenus et la milice canadienne qui prend le relais n'aura pas le même impact économique et social. Plus important encore, le déclin du commerce du bois équarri vers l'Angleterre tout comme celui des chantiers navals suscitent une crise à long terme pour l'économie de la ville.

L'élite marchande anglo-écossaise à l'origine de la prospérité de Québec migre vers Montréal ou l'Ontario. La communauté anglophone qui représentait 40 % de la population de la ville en 1861 voit ce pourcentage fondre à 16 % en 1901.

Au tournant du XX^e siècle, Québec se tourne vers l'industrie légère qui emploie une main-d'œuvre à bon marché dans le secteur des textiles, du vêtement et de la chaussure. Cette main-d'œuvre afflue des régions rurales environnantes et contribue à changer en profondeur le profil sociodémographique et socioculturel de la ville¹⁴. Vers la fin du XIX^e siècle, Québec devient une ville essentiellement francophone, malgré le maintien d'une petite communauté anglophone d'origine surtout irlandaise et catholique. L'influence sociale, culturelle et idéologique du clergé et de la petite bourgeoisie professionnelle francophone y est

13. CHRISTIAN BLAIS, GILLES GALLICHAN, FRÉDÉRIC LEMIEUX et JOCELYN SAINT-PIERRE, *Québec Quatre siècles d'une capitale*, Québec, Les Publications du Québec, 2008, p. 335-336.

14. SIMON LANGLOIS, « Sociologie de la ville de Québec », *Les Cahiers des Dix*, n° 61 (2008), p. 197-199.

prédominante, en l'absence du contrepoids que représentaient jadis les marchands anglais et les administrateurs coloniaux.

Important centre pour l'ensemble des colonies du British North America, Québec mettra du temps à se remettre de son changement de statut, combiné à la crise structurelle de son économie. La vie culturelle s'en trouvera profondément transformée. Progressivement les élites francophones prennent la relève dans une perspective d'affirmation nationale modérée n'excluant pas pour autant le maintien d'une tradition d'anglophilie. Avec un profond sentiment de nostalgie pour cette époque glorieuse où la ville s'affichait comme la forteresse de l'Empire britannique en Amérique du Nord, ces mêmes élites vont continuer d'appeler Québec : « la vieille capitale »¹⁵.

La littérature et l'architecture dans la construction d'une référence nationale

Malgré la modestie de ses ressources humaines et financières, Québec assume progressivement son rôle de capitale de la province de Québec au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. Le mouvement patriotique de Québec avait jeté les bases d'une histoire et d'une littérature nationales au cours des années 1860. Cette tendance va se prolonger dans l'image physique de la ville avec la construction d'édifices publics dont se dote toute capitale. Avant 1867, la prédominance de l'architecture palladienne et néoclassique exprimait la volonté des élites anglo-écossaises de rattacher Québec à l'empire britannique. La construction d'un nouveau parlement provincial à partir de 1878 devient pour les élites canadiennes-françaises l'occasion d'affirmer, de leur côté, leurs racines françaises. L'architecte Eugène-Étienne Taché s'inspire délibérément du palais du Louvre et de l'architecture française du Second Empire pour dessiner les plans de l'hôtel du parlement. Influencé par l'œuvre historique de François-Xavier Garneau, il conçoit par ailleurs la façade de l'immeuble comme un mémorial consacré aux héros de la Nouvelle-France et aux hommes politiques du régime anglais ayant contribué à l'émancipation des Canadiens français. Cette combinaison d'éléments empruntés à la France comme au passé québécois illustre l'originalité de cette icône architecturale de Québec.

On retrouve chez Taché la même volonté de renforcer l'image française de la ville avec l'édification du Palais de justice et du Manège militaire, voire même

15. GILLES GALLICHAN, « La Ville de Québec et le défi de la capitale (1841-1865) », *Les Cahiers des Dix*, n° 61 (2007), p. 34-36.

avec son projet de Fortress Hotel qui préfigure la construction ultérieure du Château Frontenac, une œuvre de l'architecte américain Bruce Price.

La peinture est également mise à contribution dans cette entreprise d'affirmation nationale. Le peintre Charles Huot se voit confier la réalisation de deux imposants tableaux à caractère historique pour orner l'intérieur de l'hôtel du Parlement. Le premier, installé dans la salle de l'Assemblée législative, évoque le débat sur les langues lors de la session de janvier 1793, alors que le second dans la salle du Conseil législatif rappelle une séance du Conseil souverain de la Nouvelle-France.

Québec, capitale culturelle du Canada français

À partir de la fin du XIX^e siècle, Québec devient également le lieu de rassemblement de grandes manifestations patriotiques pour les Canadiens français. Le coup d'envoi est donné en 1880 au moment où la Société Saint-Jean-Baptiste organise le premier rassemblement de toutes les communautés francophones d'Amérique, incluant les Acadiens, les Franco-Américains et les minorités canadiennes-françaises de l'Ontario et des provinces de l'Ouest. La langue française, la religion catholique et la commémoration du passé de la Nouvelle-France constituent les éléments clés de la construction de la référence canadienne-française traditionnelle dont Québec devient le lieu de convergence.

Entre 1880 et 1930, les élites laïques et religieuses de Québec s'emploient activement à commémorer ce passé lors d'importantes manifestations populaires qui sont aussi l'occasion d'ériger des monuments aux grands fondateurs du pays : Jacques Cartier, Champlain, M^{gr} de Laval, ainsi qu'à certains hommes politiques s'inscrivant dans l'héritage des luttes constitutionnelles dont George-Étienne Cartier et Honoré Mercier. Faut-il, par ailleurs, s'étonner que Louis-Joseph Papineau, le chef des Patriotes et l'opposant à la Confédération de 1867, ne fasse pas partie de ce mouvement de commémoration dans une ville où le conservatisme domine les esprits ?

L'événement commémoratif le plus important est sans contredit les fêtes du Tricentenaire de fondation de Québec, en 1908. Ce qui devait être à l'origine une fête locale prend rapidement une dimension nationale et également impériale. Les représentants de la Société Saint-Jean-Baptiste voulaient organiser des fêtes pour commémorer la fondation de Québec par Champlain, en 1608. Mais le gouverneur général du Canada, lord Grey, souhaitait de l'on commémore le 150^e anniversaire de la victoire des troupes britanniques lors de la bataille des Plaines d'Abraham en 1759, ainsi que la victoire des troupes françaises, lors de la bataille de Sainte-Foy, l'année suivante. Dans l'esprit de cet ardent impérialiste, cette

double commémoration militaire deviendrait un puissant symbole d'union des deux nationalités sous l'égide de l'empire britannique. La programmation des fêtes du Tricentenaire a reflété dans toute son ampleur cette juxtaposition de deux visions commémoratives, l'une nationale, l'autre impériale ; sans compter l'insertion d'une troisième vision, à caractère religieux, fortement exprimée par le clergé à l'occasion du dévoilement du monument à M^{gr} de Laval, le 22 juin de la même année.

Québec joue aussi un rôle important comme lieu symbolique pour la promotion de la langue française. On y tient un premier Congrès de la langue française en 1912 ; il réunit des délégations en provenance d'Acadie, de l'Ontario français, des provinces de l'Ouest et de la Nouvelle-Angleterre. Deux autres congrès analogues ont lieu par la suite, en 1937 et en 1952. Pour chacune de ces manifestations, le Comité France-Amérique y délègue également des représentants français¹⁶.

Conservatisme et régionalisme

Entre 1867 et 1945, la vie culturelle à Québec se caractérise aussi par la valorisation d'un régionalisme conservateur. Ses élites civiles et religieuses laissent, en effet, peu de place aux idées libérales. Des journaux comme *Le Courrier du Canada*, *La Vérité* et plus tard *L'Action catholique* reflètent ces orientations conservatrices. Pour avoir osé critiquer le clergé, allié du Parti conservateur lors d'une élection partielle dans le comté de Charlevoix, le quotidien *L'Électeur* doit user de stratégie et changer son nom pour devenir *Le Soleil*, en 1896. Ainsi rescapé d'une condamnation cléricale, ce journal libéral devra cependant tempérer ses audaces pour ne pas s'attirer les foudres du clergé. En 1934, un de ses journalistes, Jean-Charles Harvey, doit d'ailleurs quitter son poste pour avoir eu la plume trop critique à l'égard des élites cléricales dans son roman *Les demi-civilisés* mis à l'index par le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec.

Le domaine des arts n'échappe pas au régionalisme ambiant. La Société des artistes de Québec, fondée en 1910, réunit des peintres moins connus, en comparaison avec les grands noms du siècle précédent. Ces adeptes de la peinture de paysage, comme Edmond Lemoine, Antonio Masselotte et Georges-Henri Duquet, s'inspirent d'événements historiques ou de scènes rurales. On peut rattacher au même courant régionaliste les écrivains membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, fondée en 1917 par les journalistes Damase Potvin et Georges

16. FERNAND HARVEY, « Les relations culturelles entre la France et le Canada, 1760-1960 », *op. cit.*, p. 119-120.

Morisset et par l'artiste Alonzo Cinq-Mars. Cette société publie *Le Terroir* (de 1918 à 1939), une revue qui valorise la tradition et la création locale. Le poète et agronome Alphonse Desilets joue également un rôle actif au sein de cette association volontaire qui subsiste sans trop de moyens financiers jusqu'à la seconde guerre mondiale.

De nouvelles institutions culturelles

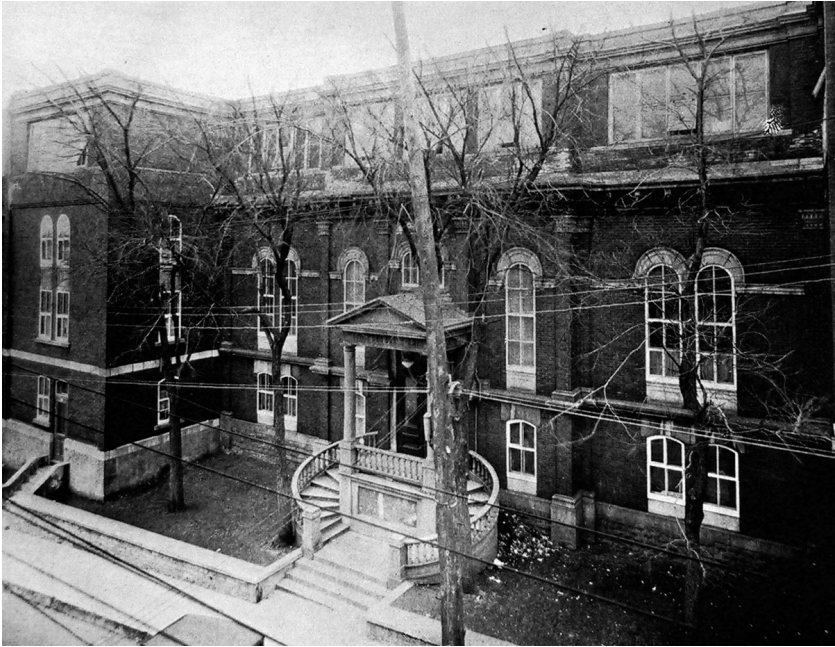
Par ailleurs, de nouvelles institutions culturelles plus stables voient le jour dans la première moitié du XX^e siècle. Elles viennent s'ajouter à la Literary and Historical Society of Quebec et à l'Institut canadien de Québec, toujours actifs.

Ainsi, la tradition musicale héritée du siècle précédent se consolide. Deux sociétés chorales, l'Union musicale de Québec (1866 - 192 ?) et la Société musicale Sainte-Cécile (1869-1890) présentent des grandes œuvres du répertoire classique incluant des messes, des oratorios et des opérettes. Les fanfares militaires et paroissiales fleurissent également. Mais c'est l'essor de la musique symphonique qui marque un véritable tournant avec la fondation de la Société symphonique de Québec par Joseph Vézina, en 1902. La Société devient par la suite l'Orchestre symphonique de Québec, après avoir vu naître entretemps un groupe dissident, le Cercle philharmonique de Québec (1935-1942). Toute cette activité musicale alimentée par la vie militaire, l'art sacré et les récitals de pianistes et autres solistes invités par le Club musical des dames de Québec fondé en 1891, expliquent que Québec ait pu devenir au fil des ans une pépinière de musiciens et de chanteurs d'opéra dans la foulée des Calixa Lavallée et des Raoul Jobin. Et cela en dépit de l'absence d'un Conservatoire de musique qui ne voit le jour qu'en 1944.



La Société symphonique de Québec, fondée par Joseph Vézina en 1902. Coll. Privée.

L'institutionnalisation est plus rapide dans le domaine de l'enseignement des beaux-arts. Québec se voit dotée d'une École des beaux-arts dès 1922, grâce aux politiques culturelles audacieuses d'Athanase David, alors secrétaire de la province de Québec. Dès la première année, l'école attire 415 élèves qui s'inscrivent dans ses cours du jour ou du soir. On ne saurait minimiser l'importance de cette institution pour le renouveau de la peinture à Québec, particulièrement durant la période postérieure à la deuxième Guerre mondiale.



L'École des beaux-arts de Québec, rue Saint-Joachim, en 1933. 49^e rapport du secrétaire de la province de Québec, 1933-1934.

Une seconde institution culturelle d'envergure est aussi créée par Athanase David : le Musée de la province de Québec qui ouvre ses portes en 1933. Ce premier musée d'État qui abrite également les archives provinciales se voit confier la tâche de constituer une collection d'art canadien pour le bénéfice des générations futures. Cette implication nouvelle de l'État québécois dans des institutions culturelles permanentes ne doit pas pour autant faire oublier l'apport considérable du clergé et des communautés religieuses dans la préservation des œuvres d'art et du patrimoine documentaire rattaché à la ville de Québec.

L'Université Laval, bien que fondée modestement en 1852 comme une sorte de prolongement du Séminaire de Québec, a aussi beaucoup contribué à élargir les assises de la culture à Québec. Il suffit de rappeler le rôle joué par le linguiste Adjutor Rivard dans la promotion du bon parler français et celui de M^{gr} Camille Roy dans l'institutionnalisation de la littérature canadienne-française. Dans le domaine du patrimoine documentaire savant, les collections de l'Université, combinées à celle du Séminaire, ont contribué à faire de Québec un lieu majeur pour la conservation d'importantes collections de livres anciens au Canada. L'Université Laval a aussi exercé une fonction de substitution en l'absence d'un musée d'État dans le domaine de l'art ancien, grâce à sa pinacothèque, ouverte au public en 1874. D'importantes collections de peintures et de dessins y ont été conservées ainsi que chez les Ursulines et les Augustines, dans leurs institutions respectives.

Classes sociales, topographie urbaine et divertissements

Le tableau de la vie culturelle à Québec ne serait pas complet sans tenir compte de certaines caractéristiques physiques et sociales de la ville. La division entre haute et basse-ville n'a pas été sans marquer les pratiques culturelles, particulièrement dans le domaine du théâtre et du spectacle. C'est dans la basse-ville ouvrière, et plus particulièrement dans le quartier Saint-Roch, que se concentrent les activités liées au théâtre populaire, alors que dans la haute-ville, le théâtre Capitol et le Tara Hall attirent plutôt une clientèle bourgeoise, tant francophone qu'anglophone.

La ville de Québec et la Révolution tranquille : des années de transition, 1946-1969

La mort de Maurice Duplessis, en 1959, et l'élection du Parti libéral de Jean Lesage, l'année suivante, marquent le début de la Révolution tranquille. La réforme de l'éducation, l'intervention de l'État dans l'économie, ainsi que la modernisation de la fonction publique composent les grands axes de cette mutation de la société canadienne-française qui se désigne, à partir de la fin des années 1960, sous le nom de *société québécoise*.

La ville de Québec et la Révolution tranquille

C'est de Montréal, foyer du néonationalisme québécois, que provient surtout ce vent de changement qui s'accompagne d'une nouvelle expression culturelle dans le domaine de la poésie, du roman, du théâtre et de la chanson. Mal préparée à la Révolution tranquille, Québec a du mal à suivre la cadence. Le leadership

des autorités locales et des acteurs culturels fait défaut. Quant aux infrastructures urbaines, elles sont délabrées ou inadéquates, y compris dans le domaine culturel. Québec ne dispose pas d'une salle de concert digne de ce nom avant l'ouverture au public du Grand théâtre en janvier 1971 et doit se contenter des équipements désuets du Palais Montcalm qui remontent aux années 1930. On peut faire le même constat pour le Musée du Québec qui fait tout de même l'objet d'un premier agrandissement en 1964, sans résoudre pour autant ses problèmes chroniques liés à l'insuffisance de personnel et de ressources financières.

Sous l'administration du maire Wilfrid Hamel (1953-1965), la Ville de Québec gère le quotidien et n'est pas en mesure d'entreprendre seule le réaménagement urbain qui s'impose. Le changement viendra de l'État québécois, lui-même sorti de trente ans de léthargie. L'augmentation des effectifs de la fonction publique et la construction d'une cité parlementaire au cours des années 1960 constituent, avec la modernisation du système routier, des signes tangibles d'un renouvellement. Ils s'inscrivent dans de nouvelles approches d'aménagement urbain qui ont fait cruellement défaut par le passé¹⁷.

À la vétusté des infrastructures urbaines vient s'ajouter le déclin irrémédiable du secteur manufacturier, alors que le secteur des services est de son côté en plein essor. Une tendance qui aura un impact sur la recomposition des classes sociales, renforcé au cours des années 1960, par le développement de la fonction publique et des institutions d'enseignement. La réforme scolaire au niveau secondaire et collégial, ainsi que l'essor sans précédent de l'enseignement universitaire vont contribuer à élargir le public qui participe aux activités culturelles. Les valeurs et les idéologies s'en trouveront aussi transformées et le clergé diocésain, jadis tout puissant, n'exercera plus la même influence. Par contre, la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval fondée par le dominicain Georges-Henri Lévesque en 1943 contribuera à former de nouvelles élites qui joueront un rôle stratégique dans l'avènement de la modernité au Québec.

Dans le domaine culturel, la période qui s'étend de 1945 à 1970 marque une transition entre la tradition et la modernité. La nouvelle génération d'acteurs culturels de l'après-guerre a peu en commun avec celle des années 1930. À bien des égards, la rupture qui s'annonce est aussi significative que celle qui a prévalu au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. L'image d'un certain immobilisme à Québec sous le régime Duplessis doit être nuancé à la lumière d'initiatives culturelles, certes modestes, mais annonciatrices de l'élan ultérieur que prendra la vie culturelle à Québec, particulièrement à partir des années 1970.

17. MARC VALLIÈRES, *et al.*, *Histoire de Québec et de sa région*, *op. cit.*, t. III, p. 1714-1722.

Vers une institutionnalisation de l'activité théâtrale et musicale

La fondation en 1950 de la troupe Les treize à l'Université Laval amorce un changement important dans le domaine du théâtre dans la mesure où cette troupe d'amateurs devient un véritable vivier d'où émergeront plusieurs grands artistes d'aujourd'hui dont Marie Savard, Monique Proulx, Monique Joly et Gilles Vigneault. Québec avait toujours manqué d'assises stables pour développer un théâtre de répertoire et un théâtre d'avant-garde, sans compter que le public était davantage attiré par les comédies de boulevard et le burlesque que par le répertoire moderne. Les premiers signes d'un théâtre professionnel commencent à se manifester à la fin des années 1950 dans la foulée de la création du Conservatoire d'art dramatique de Québec, sous la direction de Jean Valcourt (1958-1969). Le Théâtre de l'Éstoc, fondé en 1957, se définit pour sa part comme un théâtre d'avant-garde. Sa relative longévité jusqu'en 1969, malgré ses difficultés financières, ouvre déjà la voie à des troupes permanentes à Québec au cours de la décennie ultérieure, dont Le Trident, en 1971.

À première vue, le milieu musical est plus avantagé que celui du théâtre compte tenu de la longue tradition qui rattache les artistes à leur public. L'Orchestre symphonique de Québec est assurément l'institution dominante dans ce domaine. Sous la direction d'Edwin Bélanger (1942-1951), puis de Wilfrid Pelletier (1951-1965), l'orchestre franchit progressivement les étapes vers la professionnalisation de ses musiciens, tout en élargissant son répertoire pour intégrer des œuvres modernes ainsi que des créations de compositeurs québécois. Cependant, les difficultés financières qu'éprouve l'Orchestre trahissent le caractère embryonnaire des politiques culturelles gouvernementales, tant à Québec qu'à Ottawa.

Outre l'OSQ, la scène musicale laisse peu de place à de nouveaux acteurs avant les années 1970. L'Orchestre de chambre de Radio-Canada, les Concerts Couperin présentés au Musée du Québec et la programmation annuelle de récitals offerts par le Cercle musical des dames complètent le tableau. L'opéra fait aussi une percée avec la fondation du Théâtre lyrique Nouvelle-France en 1961, mais cette compagnie doit cesser ses activités vers 1970.

Une modernité mitoyenne en arts visuels

L'École des beaux-arts de Québec a déjà une vingtaine d'années d'existence au début des années 1940. On y trouve comme artistes-professeurs les Simone Hudon, Sylvia Daoust, Jean-Baptiste Soucy, Omer Parent, Jean-Paul Lemieux, Marius Plamondon, Benoît East, Jean Dallaire, pour ne nommer que ceux-là. Ils formeront plusieurs cohortes d'étudiants en provenance de Québec et de l'Est de

la province. Sans parler d'un courant esthétique bien identifié comme ce sera le cas à Montréal autour du manifeste *Refus Global* de Paul-Émile Borduas, on peut distinguer certaines orientations originales issues de l'École des beaux-arts de Québec. En effet, devant le débat entre le figuratif et le non-figuratif qui fait rage à Montréal et dans une moindre mesure à Québec, certains peintres dont Lemieux et Dallaire recherchent une forme d'autonomie dans le figuratif, exprimant ainsi une voie originale en art moderne.

La ville de Québec dans l'imaginaire romanesque

Si l'on excepte *Menaud maître draveur*, le roman épique de Félix-Antoine Savard publié en 1937, aucune œuvre littéraire majeure n'est à signaler à Québec durant l'entre-deux guerres. Les écrivains s'inspirent, par ailleurs, de sujets à caractère rural, à l'exception des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, cité précédemment. Après la seconde Guerre mondiale, une nouvelle génération d'écrivains introduit la dimension urbaine. Roger Lemelin s'intéresse à une famille ouvrière de la basse-ville dans ses romans *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe* (1948), au même moment où Gabrielle Roy fait paraître *Bonheur d'occasion* (1945) à Montréal. La ville de Québec, avec ses divisions topographiques entre la basse-ville ouvrière et la haute-ville bourgeoise alimente aussi l'imaginaire de plusieurs écrivains qui s'emploient à décrire le caractère étouffant des conventions et des distinctions de classes. Adrienne Choquette représente bien cette tendance avec *Laure Clouet*, une nouvelle publiée en 1961 et devenue un classique de la littérature québécoise. Claire Martin, pour sa part, évoque son enfance à Québec, forgée par une éducation familiale et religieuse contraignante dans son roman *Dans un gant de fer* (1965-1966). D'autres écrivains, comme Jacques Ferron et Anne Hébert font aussi référence à Québec dans leur œuvre.

Une muséologie encore hésitante

Jusqu'au début des années 1980, le Musée du Québec demeure la seule institution muséale d'État. Sous la direction de Paul Rainville (1941-1952) et de Gérard Morriset (1953-1965), l'institution s'insère progressivement dans les nouveaux courants de la muséologie canadienne, sans pour autant disposer des ressources nécessaires pour remplir sa mission culturelle et éducative, compte tenu des faibles ressources que lui octroie de gouvernement provincial. La confirmation de la vocation du Musée du Québec comme musée d'art en 1962, l'ajout d'une nouvelle aile en 1964, et l'embauche de Guy Viau comme directeur (1965-1967) avait permis d'espérer une relance de l'institution. Inspiré par le modèle français des Maison de la culture d'André Malraux, le musée est transformé par Viau en un véritable centre culturel polyvalent. Mais toujours en butte à des moyens

financiers limités, ce dernier présente sa démission, moins de deux ans plus tard. Sous la direction de ses successeurs, le musée revient à sa vocation plus traditionnelle tout en continuant de souffrir de sous-financement. Cette situation illustre une fois de plus le caractère fragile de l'aide de l'État à l'époque de la Révolution tranquille ainsi que l'absence de politiques culturelles d'ensemble avant le milieu des années 1970.

Le renouveau culturel de Québec, 1970-2008

Depuis les années 1970, la ville de Québec connaît une véritable métamorphose au plan économique et culturel, ce qui lui a permis de sortir de son provincialisme conservateur pour enfin s'inscrire d'emblée dans la modernité, voire la postmodernité.

Au niveau économique, Québec avait pu depuis les années de la Révolution tranquille bénéficier de la croissance de la fonction publique pour assurer sa prospérité. On la qualifiait alors de « ville de fonctionnaires ». L'essoufflement de l'État providence à partir des années 1980 et la valorisation de l'entrepreneuriat privé ont eu pour effet de réorienter l'économie locale vers une plus grande diversification. En 2001, le secteur des services continue à dominer avec 85,5% des emplois, tandis que la production de biens compte pour 14,5%. Cependant, une ventilation de ce secteur des services permet de constater que l'administration publique ne représente que 12,2% du total. Les autres sous secteurs concernent la santé et les services sociaux (13%), l'enseignement (7,8%), l'hébergement et la restauration (6,8%), les assurances et la finance (7,6%), le commerce (16%), la culture et les loisirs (3,6%), les services professionnels (6,5%) et les autres services (12%)¹⁸.

Au-delà de ces statistiques, il faut retenir que la région métropolitaine de Québec se caractérise maintenant par la vigueur de son secteur manufacturier lié aux petites et moyennes entreprises et par sa capacité à prendre le virage de l'économie cognitive. La recherche-développement (RD), favorisée par la présence de l'Université Laval et de plusieurs centres de recherche a permis la création d'emplois dans des secteurs structurants tels les nouvelles technologies de l'information, l'optique et la recherche biomédicale.

Une étude réalisée en 2006 par le Conference Board du Canada entre les 10 régions métropolitaines les plus importantes au Canada classe Québec au

18. SIMON LANGLOIS, « Sociologie de la ville de Québec », *Les Cahiers des Dix*, vol. 61 (2007) : p. 200.

4^e rang, en tenant compte d'un indice cumulatif incluant 12 indicateurs de performance (revenu par habitant, création d'emplois, pourcentage de population active, PIB, etc.). Dans ce classement, Québec n'est devancée que par Calgary, Edmonton et Vancouver. Son niveau de performance dépasse même Toronto, Winnipeg, Ottawa, Montréal, Hamilton et London¹⁹.

Au niveau de l'aménagement urbain, Québec a par ailleurs bénéficié d'une importante cure de rajeunissement. Le quartier Saint-Roch, l'ancien cœur commercial de la basse-ville qui avait été abandonné au profit des banlieues au cours des années 1960, a été revitalisé grâce à des plans d'urbanisme conçus sous l'administration des maires Jean Pelletier (1977-1989) et Jean-Paul L'Allier (1989-2005). On y trouve maintenant, comme dans d'autres villes inscrites dans le courant postmoderniste de l'économie cognitive, une cohabitation d'activités liées aux arts, à l'enseignement universitaire, la recherche, aux médias de masse et aux nouvelles technologies, le tout dans un environnement urbain convivial. La ville centre a ainsi cessé d'être identifiée au seul quartier patrimonial du Vieux-Québec qui lui a valu d'être reconnue comme ville du patrimoine mondial par l'UNESCO, en 1985. Québec, avec son nouveau quartier Saint-Roch et l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery où l'on trouve divers laboratoires de recherche, peut maintenant se tourner vers l'avenir avec de nouveaux atouts, après avoir longtemps tiré de l'arrière à l'époque du capitalisme industriel.

Si, par le passé, Québec semble avoir raté son virage industriel à cause d'une structure peu performante, tout comme son entrée dans la modernité en raison de son conservatisme ambiant, on peut penser qu'elle est désormais mieux positionnée pour entrer dans la nouvelle économie du savoir et dans la postmodernité culturelle. Cette postmodernité se définirait par la capacité des acteurs culturels d'allier l'héritage patrimonial et mémoriel de la ville d'une part, avec divers éléments liés à l'innovation technologique et artistique d'autre part.

On peut considérer que la renaissance culturelle et artistique de Québec remonte aux années 1970 avec la consolidation du secteur du théâtre. Elle s'affirme encore davantage au cours des trois décennies qui suivent, compte tenu de la multiplication des organismes et des événements culturels. Une vue d'ensemble de l'offre culturelle en 2008 permet d'apprécier l'ampleur du renouveau qui a transformé la dynamique des acteurs impliqués sur la scène culturelle, littéraire et artistique de Québec.

19. Conference Board du Canada, *Portrait économique comparé 2006. Région métropolitaine de Québec*, Québec, Communauté métropolitaine de Québec, 2007. Synthèse en ligne : <http://www.cmquebec.qc.ca/pub.php?PubCat=4> - Étude comparative entre 10 régions métropolitaines canadiennes et 10 régions

TABLEAU I
Les organismes culturels à Québec en 2008

Organismes par secteur d'activité	Nombre
Musées	
– musées nationaux	3
– musées de communautés religieuses	4
– musées divers	3
– écomusées	7
– centres d'interprétation du gouvernement fédéral	7
– centres d'interprétations locaux	14
	Total : 38
Ensembles musicaux et chant	
– Orchestres symphoniques	1
– Opéra	1
– Chorales	11
– Ensembles classiques	5
– Jazz	1
	Total : 19
Troupes de théâtre	
– institutionnelles	5
– émergentes et expérimentales	5
– jeunesse	7
– d'été	2
	Total : 19
Centres en arts visuels	8
Arts médiatiques	5
Métiers d'art	6
Danse	6
Diffusion : salles de spectacle	9
Maisons d'édition	
– Édition savante et générale	16
– Édition gouvernementale	1
– Édition littéraire	7
	Total : 24
Événements culturels annuels (festivals, carnaval, symposiums, etc.)	27

Source : FERNAND HARVEY, « La vie culturelle à Québec 1940-2007 », dans MARC VALLIÈRES *et al.* *Histoire de Québec et de sa région, Québec*, INRS / PUL, 2008, p. 2042, 2108 et ss.

Comme on peut le constater, la ville de Québec dispose d'un important réseau muséologique consacré à l'art et au patrimoine, et plusieurs centres d'interprétation historique qui rendent compte de la richesse de son patrimoine. Ce réseau a connu une expansion marquée au cours des années 1980 dans la foulée de la création du Musée de la Civilisation et des investissements de l'État québécois pour moderniser d'autres musées. Par ailleurs, la tradition musicale de la ville se trouve renforcée avec la présence d'un grand orchestre symphonique, d'un opéra, de plusieurs chorales, ainsi que de divers ensembles musicaux, incluant les Violons du Roy, de réputation internationale. Si les secteurs de la danse moderne et de la production cinématographique demeurent plutôt concentrés à Montréal, le théâtre – tant celui de répertoire, que le théâtre pour enfants ou le théâtre expérimental – trouve à Québec un terrain fertile. Il suffit de rappeler que le dramaturge de réputation internationale, Robert Lepage, y a installé son centre de production multidisciplinaire Ex Machina.

On ne doit pas, par ailleurs, oublier le rattrapage effectué par la Ville de Québec dans le secteur des bibliothèques publiques. Par son aspect novateur, la Bibliothèque Gabrielle-Roy, ouverte au public en 1983, est devenu un modèle de convivialité et un point de référence pour la création des bibliothèques municipales au Québec, incluant la Grande bibliothèque à Montréal. D'autres institutions culturelles contribuent également au dynamisme culturel de Québec. On peut mentionner une vingtaine de maisons d'éditions, la Faculté de musique et l'École des arts visuels de l'Université Laval, le Conservatoire de musique de Québec et le Conservatoire d'art dramatique, ainsi que le réseau des galeries d'art. Toutes ces institutions et entreprises culturelles sont par ailleurs alimentées par le flux continu de la relève.

Un coup d'œil sur la liste des événements culturels qui s'inscrivent dans le paysage urbain offre un autre témoignage du renouveau culturel de Québec. Avant la création du Festival international d'été en 1968, la ville se transformait en un véritable désert culturel durant la saison estivale et le Vieux-Québec était abandonné aux touristes. Il faudra attendre les années 1980 et surtout les années 1990 pour que se multiplient les événements culturels et artistiques récurrents répartis au fil des saisons. En 2008, Québec et sa région comptaient quelque 27 événements culturels récurrents, en plus d'une multitude d'institutions et d'organismes culturels et artistiques qui offrent une programmation régulière.

TABLEAU 2

Principaux festivals et événements culturels récurrents à Québec, 2008

	Date de fondation	Secteur d'activité	Périodicité	Mois de l'événement
AVANT 1980				
Expo Québec [jadis : Exposition provinciale]	1912	Expositions, musique	annuel	août
Carnaval de Québec	1955	Loisir et sports	annuel	janvier
Salon international du livre de Québec	1959	Livre et lecture	annuel	avril
Festival international d'été de Québec	1968	Spectacles, musique, chanson	annuel	juillet
ANNÉES 1980				
Plein' Art	1980	Métiers d'art	annuel	août
Fête nationale du Québec	1984	Spectacle	annuel	juin
ANNÉES 1990				
Vidéaste Recherché-e	1990	Vidéo amateur	annuel	novembre
Festival international des arts traditionnels	1991	Arts et savoir-faire traditionnels	annuel	octobre
Rendez-vous du cinéma québécois Édition Québec	1992	Cinéma québécois		février
Carrefour international de théâtre	1992	Théâtre	biennal	mai
Coup de Cœur francophone – Édition de Québec	1994	Chanson	annuel	novembre
Festival des journées d'Afrique	1995	Musique africaine/latines	annuel	juillet
Les poètes de l'Amérique française	1996	Récitals de poésie	mensuel	octobre à mai
Festival Envol et Macadam	1996	Musique alternative	annuel	septembre
Fêtes de la Nouvelle-France	1997	Histoire	annuel	août
Festival des musiques sacrées de Québec	1998	Chant /orgue	annuel	octobre
Festival international des musiques militaires de Québec	1998	Musique militaire	annuel	août
Manif d'art 3	1999	Arts visuels actuels	biennal	mai/juin
Festival de cinéma des 3 Amériques	1999	Cinéma du continent américain	annuel	mars/avril

	Date de fondation	Secteur d'activité	Périodicité	Mois de l'événement
ANNÉES 2000				
Grand rire	2000	Humour	annuel	juin
Semaine internationale de la danse	2000	Danse contemporaine	annuel	avril
Mois Multi – Festival d'arts multidisciplinaires et électroniques	2000	Multidisciplinaire	annuel	septembre
Carrefour des Nations de Wendake	2001	Culture amérindienne	annuel	juillet
Semaine internationale de la chanson	2003	Chanson	annuel	août
Festival Off	2004	Musiques émergentes	annuel	juillet
Salon de la musique indépendante de Québec	2006	Musiques émergentes	annuel	avril
Festival celtique de Québec	2006	Folklore	annuel	septembre
Total : 27 événements récurrents.				

Source : Compilation réalisée par Fernand Harvey pour le projet d'« Histoire de Québec et de sa région », patronné par l'Institut national de la recherche scientifique.

Au tournant du XXI^e siècle, Québec est ainsi devenue un lieu d'expérimentation dans le domaine du théâtre, des arts visuels et de la musique émergente. Beaucoup d'artistes y font leurs premières armes avant de poursuivre leur carrière à Montréal, comme c'est le cas notamment pour les comédiens, alors que d'autres choisissent d'y demeurer. Pour toutes ces raisons, la région de Québec constitue un cas à part en comparaison avec les autres régions du Québec. Le rapport Arpin qui a précédé la mise en oeuvre de la Politique culturelle du Québec de 1992 avait eu l'intuition de cette spécificité en distinguant trois dynamiques culturelles distinctes au Québec : Montréal, Québec et les autres régions²⁰. Québec dispose donc de certains atouts en dépit du fait que Montréal monopolise le *Star System* et les têtes de réseaux des médias de masse.

* * *

Au terme de ce vaste tour d'horizon, on peut constater que Québec a parcouru un long chemin au cours des quatre siècles de son existence. De petite ville coloniale qu'elle était à l'origine, elle a su évoluer pour devenir l'une des grandes villes culturelles du Canada et la seconde en importance au Québec et, qui plus

est, la seule autre ville du Québec avec Montréal à pouvoir prétendre à un statut international, compte tenu de la diversité de ses activités économiques, sociales et culturelles. Son statut de capitale a marqué l'histoire du Québec et du Canada à différentes époques. Si elle a su profiter du capitalisme commercial, elle s'est plus difficilement adaptée au capitalisme industriel. Cependant, sa longue tradition culturelle et universitaire l'a bien positionnée pour faire face au nouveau défi posé par le capitalisme cognitif et de la société du savoir.

Doyenne des villes canadiennes, cœur historique du Canada français, capitale nationale du Québec, ville du patrimoine mondial, ville d'expérimentation culturelle, Québec, c'est un peu tout cela. Mais, par dessus tout, la cité de Champlain séduit par l'esprit des lieux, dans la chaleur de l'été, tout comme dans la froidure de l'hiver, comme nous le rappelle *Infiniment Québec*, le documentaire de Jean-Claude Labrecque réalisé dans le cadre des fêtes du 400^e anniversaire.

Québec, second pôle culturel de l'ensemble du Québec après Montréal ? La ville l'a été historiquement et a maintenu cette position, un peu par défaut avant les années 1980. Depuis lors, la ville a véritablement conquis ce titre par le dynamisme de sa création artistique, par la qualité de ses maisons d'édition et par l'importance de son réseau muséologique. Mais il lui manquait encore ce supplément d'âme que confère la confiance en soi. La réussite incontestable des fêtes du 400^e anniversaire – malgré les critiques suscitées par la place équivoque de l'histoire dans la programmation officielle – a constitué l'étincelle qui a permis de mettre en interaction un important réseau d'acteurs culturels²¹. *Le Moulin à images*, une production interdisciplinaire réalisée par Robert Lepage et son équipe d'Ex Machina illustre bien cette approche postmoderne en intégrant des éléments du patrimoine historique, de l'architecture industrielle et des nouvelles technologies. On pourrait aussi citer l'aménagement réussi de la Promenade Samuel de Champlain qui allie l'évocation historique à l'environnement naturel et à un design urbain moderne et convivial.

20. ROLAND ARPIN, *Une politique de la culture et des arts : proposition présentée à madame Liza Frulla-Hébert* / par le Groupe-conseil [sur la politique culturelle du Québec] ; sous la présidence de Roland Arpin, Québec, 1991, p. 25.

La typologie des régions culturelle du Québec s'est raffinée depuis. Voir : FERNAND HARVEY, « La vie culturelle en régions hors Montréal et Québec », dans AURÉLIEN BOIVIN, dir., *Vues du Québec. Guide culturel* (Québec, Les Publications Québec français, 2008) : p. 68-71.

21. Un recul s'avère nécessaire pour évaluer l'ensemble des manifestations et productions réalisées dans le cadre des fêtes du 400^e, lesquelles seront assurément comparées à celles du Tricentenaire en 1908. On constatera, par ailleurs, que l'abondante production historiographique sur les 400 ans de Québec et sa diffusion ont été faites en marge de la programmation officielle.



Une scène du Moulin à images produit par l'équipe Ex Machina de Robert Lepage dans le Vieux-Port de Québec, à l'été de 2008. Collection Ex Machina, Photo Nicolas Ruel.



Québec, second pôle culturel du Québec saura-t-il surprendre au cours des années qui viennent et poursuivre sur l'élan de confiance engendré par les fêtes du 400^e anniversaire ? Tout semble indiquer que les acteurs du milieu disposent des atouts nécessaires pour développer de nouvelles formes culturelles hybrides qui puissent tenir compte de l'héritage patrimonial et de l'imaginaire créateur.

Fernand Harvey

Numéros spéciaux de revues à l'occasion
du 400^e anniversaire de Québec

« Québec, ville d'histoire, 1608-2008 », *Les Cahiers des Dix*, n° 61 (2007), 274 p. Ill. (Éditions La Liberté).

« La ville de Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 49, n° 1 (2008).

« Québec, ville maritime » *Continuité*, n° 116 (printemps 2008).

« Québec a 400 ans », numéro hors série, *Le Beaver*. Le magazine d'histoire du Canada, Éditions spéciale en français et en anglais, Winnipeg, Canada's National History Society / La Société d'histoire nationale du Canada, 2008. 100 p. Ill.

« Québec la grande aventure », *Québec Science*, vol. 46, n° 9 (juin-juillet-août 2008), 98 p. Ill.

« Il était une fois Québec », *Les collections de l'histoire*, [Paris] n° 40 (juillet 2008), p. 6-23.

« 400 ans Regards sur Québec », *Cap-aux-Diamants*, n° 92 (2008), 54 p. Ill.

« Québec 400 ans, histoire et lieux de mémoire », *Cap-aux-Diamants*, n° 93 (2008).

« Québec 1608-2008. Quatre cents ans d'histoire politique », *Cap-aux-Diamants*, n° 94 (2008), 68 p. Ill.

« Québec 400 ans. Une histoire au féminin », *Cap-aux-Diamants*, n° 95 (2008), 58 p. Ill.

« Spécial 400^e anniversaire Québec », *Géo*, n° 351 (mai 2008), p. 64-122.

« Québec, de Champlain à aujourd'hui », *Contact*, Université Laval, vol. 22, n° 2 (hiver 2008), p. 11-27.

« Les secrets de Québec » numéro souvenir 400^e anniversaire, *L'Actualité*, 2008, p. 1-148.

« Québec, 400 ans d'amour, d'histoire et de passion », *Prestige. Le magazine de Québec*, Édition spéciale, vol. 13, n° 3 (juill.-août 2008) : 186 p. Ill.

« La ville de Québec fête ses 400 ans », *Bulletin de la bibliothèque de l'Assemblée nationale*, vol. 37, n° 1 (juin 2008), p. 1-40.

« Québec, plus de 400 ans d'histoire », *Histoire-Québec*, vol. 14, n° 1 (mai 2008).

« 400 ans d'histoire. Champlain et la fondation de Québec », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française* (automne 2007).

« 400 ans, 400 questions, 400 réponses », *Le Carrefour historique*, (juill. 2008), 38 p.

« Les pionnières de Québec » (dossier), *Châtelaine* (juill. 2008).

Reportage de Jean-Michel Demetz, entrevue avec Raymonde Litalien, Yvan Lamonde et Jacques Portes, *L'express* (Paris), juin 2008.

« Le Québec, bienheureux cousin d'Amérique », *Le Point* (Paris), (10 juill. 2008).

Édition spéciale, *Québec-hebdo*, 28 juin 2008, 24 p.

Texte sur Québec, *Québecensia* (Société historique de Québec), vol. 26, n° 2 (avril 2008), p. 2-22.

Spécial 400^e : texte de Denis Vaugeois, *Québec-France* (hiver 2008).